Théâtre de l'instant

« LE JOUEUR D'ECHECS »

D'après la nouvelle de STEFAN ZWEIG
Mise en scène Anne-Marie Storme

Dossier de Presse

EQUIPE ARTISTIQUE

« LE JOUEUR D'ECHECS » d'après la nouvelle de **STEFAN ZWEIG**

Adaptation, mise en scène, scénographie : **Anne-Marie Storme**
Interprétation : **Fabrice Gaillard**
Composition musicale : **Johann Chauveau**
Création son et lumière : **Marie-Jo Dupré**
Traduction des répliques en allemand : **Ursula Lohrmann**

Tout public à partir de 14 ans

PRODUCTION / SOUTIENS

« Le joueur d'échecs » a reçu le soutien du Conseil Régional Nord-Pas-de Calais et la ville de Marcq-en-Barœul.
Production du Théâtre de l'Instant.

RESUME

Entre New York et Buenos Aires, dans le confinement d'un fumoir de paquebot, une rencontre improbable se produit autour d'un échiquier : en effet, rien ne prédisposait le grand Mirko Czentovic, champion du monde, à accepter l'affrontement avec un inconnu.

Le jeu qui aurait pu n'être qu'un simple divertissement va se transformer en un mystérieux combat entre deux forces que tout oppose.

Stefan Zweig nous embarque en quelques jours de traversée vers un témoignage effroyable qui retrace historiquement les faits de son époque.

Ecrite en 1941, **« *Le joueur d'échecs* »** est sa dernière nouvelle. Parmi toute son oeuvre, elle est la seule qui ait un rapport direct avec l'actualité politique de son temps.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Si l'action se situe sur un navire, lieu politiquement neutre, loin de toute appartenance ethnique ou territoriale, l'histoire se réfère totalement à l'actualité de l'Europe, juste avant la seconde guerre mondiale.

On l'a dit « Le joueur d'échecs » est la dernière nouvelle de Stefan Zweig, mais aussi la première à n'avoir aucune distance face à l'actualité politique de cette époque. Chaque événement du récit a sa référence à l'Histoire.
Nous sommes en 1938 et effectuons, avec le monologue de M.B. un recule dans le temps, jusqu'en 1933.

L'Europe ne se remet pas de la première guerre mondiale : pertes en hommes, en richesse, en pouvoir, dislocation de l'empire austro-hongrois.
La situation est idéale pour une infiltration progressive du national-socialisme allemand.
A travers l'histoire de M.B, à travers ses origines, sa profession, Stefan Zweig fait allusion au passé traditionaliste de l'Autriche. Grâce à son vécu, nous entrons directement dans les faits historiques : 1933, l'étude familiale de M.B. se voit dans l'obligation de transférer les biens de ses clients de l'autre côté de la frontière, fait qui signale l'avènement d'Hitler.

Mirko Czentovic (personnage à priori grotesque et ridicule) entre de manière fulgurante dans le monde des échecs en 1933 et devient champion du monde en 1938, ce qui correspond à l'ascension d'Hitler au pouvoir (on sait que les gens cultivés le prirent aussi pour un abruti jusqu'en 1933).

Enfin M.B. est arrêté juste avant l'Anschluss, le 13 mars 1938.
S'ensuit un an d'incarcération, un an de terrorisme psychologique, nœud de toute l'intrigue.
Nous somme à la veille de la seconde guerre mondiale.

NOTE D'INTENTION

Il y a dans « Le joueur d'échecs » une atmosphère angoissante qui imprègne progressivement l'intrigue et ce, jusqu'à un certain paroxysme.
Deux héros antithétiques vont incarner dans leur corps et leur esprit l'enfermement. L'angoisse naît de cet enfermement.
La structure même du récit par enchâssement forme comme les maillons d'une chaîne qui illustre pour moi la rencontre des deux héros enchaînés.
Je me pose la question, comment deux êtres aussi diamétralement opposés peuvent-ils se laisser enfermer dans un même système ?
Pour l'un, il s'agit d'un enfermement mental représenté par une monomanie dont on ne connaît pas l'origine.
Pour l'autre, d'un enfermement physique, d'une privation réelle de liberté, d'un néant vertigineux, espèce de stratégie plus subtile que toute autre torture corporelle, qui le mènera lui aussi dans un

enfermement mental et le poussera vers la même monomanie, celle du joueur d'échecs passionné à l'extrême ; passion qui se manifestera chez chacun d'une façon totalement différente.
Dans la traduction du titre de la nouvelle, nous ne savons d'ailleurs pas *qui* est *le* joueur d'échecs. Par la neutralité du titre allemand, *Schachnovelle* (nouvelle des échecs), Stefan Zweig ne cherche pas à désigner *le* joueur d'échecs.

J'aimerais travailler autour de la thématique explicite de cette nouvelle, l'enfermement, parce que je pense qu'aujourd'hui et demain, encore et toujours, nous risquons notre âme et notre raison, chaque fois qu'un système de pensée annihile notre liberté individuelle.
Hier le nazisme et sa folie meurtrière contaminaient bourreaux et victimes.
Aujourd'hui il en reste des résidus. Et puis d'autres folies de tous ordres, et dans une moindre mesure, d'autres systèmes de conditionnement et de manipulation sont toujours à l'œuvre.

Stefan Zweig parle, pour M.B. l'inconnu, d'*intoxication par le jeu d'échecs*, comme une allégorie de l'enfermement mental. Comme s'il s'agissait d'un poison particulièrement toxique ou d'une certaine forme d'addiction.
Mais est-ce le jeu en lui-même qui pose question ? N'est-il pas prétexte ou illustration d'un propos basé sur la dénonciation d'un totalitarisme brutal et triomphant ?
Chacun sait que les pièces du jeu s'organisent sur le modèle d'une armée, que le plateau de l'échiquier est le terrain d'une véritable guerre virtuelle.
Stefan Zweig, lui-même joueur amateur, a bien conscience de l'ambiguïté du jeu, à la fois royal et dérisoire. Maintes fois, il ne se lasse pas de le ridiculiser, de montrer son absurdité : *« (…)comment concevoir la vie d'une intelligence tout entière réduite à cet étroit parcours, uniquement occupée à faire avancer et reculer 32 pièces sur des carreaux noirs et blancs, engageant dans ce va-et-vient toute la gloire de sa vie ! Comment s'imaginer(…)un homme doué d'intelligence(…)tendre de toute la force de sa pensée vers ce but ridicule : acculer un roi de bois dans l'angle d'une planchette ! ».*
Ce n'est donc pas le jeu en lui-même mais le comportement induit sur les joueurs qui le captive. Il porte son intérêt, sa passion sur l'humain et ce qui le fait agir. C'est cette tension dramatique entre les joueurs qui l'inspire.
J'aimerais chercher cette tension dans l'adaptation théâtrale.

Militant pacifiste, Stefan Zweig n'a jamais cessé de croire en l'homme et à un idéal de liberté…jusqu'à peut-être son dernier acte, son suicide.
Il y a cette phrase qui résonne à la fin du récit : « *J'étais seul à savoir pourquoi cet homme ne toucherait plus jamais à un échiquier, tandis que les autres demeuraient là, vaguement conscients d'avoir échappé à je ne sais quel désagrément ou même à un danger. »*
Au-delà de l'histoire de M.B., du risque d'un nouvel accès de folie face à l'échiquier, Stefan Zweig, avec ses facultés d'historien, d'analyste, d'écrivain, se retrouve encore plus seul, dans la prise de conscience de l'effondrement d'un monde, un monde qui avait était le sien.
Malgré son exil, à cause de son exil ?...il ne survivra pas.

Je reviens sur la question de l'enfermement.
Dès la première lecture, le comportement de M.B. m'a totalement subjugué. Je veux parler de sa résistance face au traumatisme de l'enfermement. Stefan Zweig parle d'une torture « *d'exception* », comparée à celle des camps de concentration ; puisque M.B. se retrouve confiné dans une chambre

d'hôtel *confortable*, mais livré à lui-même, au silence, au néant, à une totale vacuité du corps, de l'esprit et des sens, coupé de tout lien avec l'extérieur et de toute espèce de distraction.
Pas un instant, sur un an de captivité, M.B. ne s'est laissé envahir par la passivité, le désespoir, la fatalité. Etrangement, l'inactivité forcée a provoqué chez lui une sorte de suractivité mentale. Avec rien, si ce n'est son intelligence et sa mémoire, il tente de remplir le vide inexorable, « *cet océan de silence* ». « *En guise d'occupation, je récitais ou reconstituais tant bien que mal tout ce que j'avais appris par cœur autrefois, chants populaires ou rimes enfantines, passages d'Homère appris au lycée, paragraphes du Code civile. Puis j'essayais de faire des calculs, d'additionner, de diviser des nombres quelconques*. »
Mais à force de ressassements, de pensées tournant et retournant dans ce vide, M.B. prend conscience que son cerveau se détraque.
Sa force ne résiderait-elle pas aussi dans cette lucidité là ?
Et quand l'ultime occasion de distraire son cerveau se présente, M.B. trouve l'énergie-malgré son immense déception face à cet objet ridicule qu'est le manuel d'utilisation du jeu d'échecs- d'en tirer profit.
Pourrait-on parler d'une certaine forme d'invulnérabilité, aujourd'hui nommée résilience ? (On sait que B. Cyrulnik a créé ce terme après avoir étudié le comportement des survivants lors de leur captivité dans les camps de concentration).
Rien dans le récit, avant sa captivité, ne laisse penser que M.B. est un surhomme. Son passé, ses activités, son travail d'avocat dans une petite étude ne présente rien d'extraordinaire. Son père et lui ne défendaient pas de « *causes éclatantes* », « *nous nous bornions à être des conseillers juridiques et à administrer les biens des grands couvents*. »
Alors je m'interroge sur l'origine de cette force de résistance. D'autant que celle-ci fait réellement surface à partir de l'acquisition (ou plutôt du vol-acte qui renforce encore l'aspect étonnement résistant chez un homme tout ce qu'il y a de plus moral) d'un tout petit objet apparemment quelconque.
La puissance de l'imaginaire, l'esprit de créativité serait-t-ils une des réponses à cette force ?
C'est cet éloge à la créativité que j'aimerais faire transparaître sur le plateau ; même si et surtout si, nous savons par l'histoire de M.B., qu'elle risque de mener à la démence quand elle est maltraitée, quand elle est au service d'un instinct de survie et non d'un acte de pure liberté.

Une dernière interrogation, peut-être la plus importante, concerne l'existence de Mirko Czentovic, celui qui apparaît le premier dans le récit et qui a le dernier mot dans l'histoire.
Comment cette *machine à jouer*, ou plutôt cette *machine à tuer*, représentée par un être ignorant jusqu'à la plus petite valeur qui fonde la dignité humaine, peut-elle vaincre une intelligence supérieure ?
Le plus insensible est-il toujours le plus fort ?
Et au-delà de cette question, le manque de savoir vivre, et toute forme d'inculture seraient-ils en partie responsable de l'existence d'une barbarie humaine ?

ADAPTATION THEATRALE et NOTE de MISE EN SCENE

« **Le joueur d échecs** » est un récit à la première personne, que ce soit celle du narrateur, de M.B. et parfois même celle des autres personnages. Cette construction laisse place finalement à une succession de monologues, le plus clairement défini étant celui de M.B., monologue ininterrompu de…37 pages.

Czentovic. dans le récit est décrit par l'ami du narrateur comme un personnage pratiquement muet ; j'aimerai ici qu'il se présente lui-même, sans dénaturer cependant sa personnalité obtuse ; le laisser libre de s'exprimer pourra encore accentuer la complexité du personnage.

Je tiens à garder cette construction, ce *je* s'adressant à un supposé *vous*, lecteur dans le récit, public ici au théâtre.

Le comédien pourra parfois s'adresser au public, le faisant exister à part entière, exigeant une constante écoute de sa part, de l'ordre de l'urgence à dire et de la nécessité d'une compréhension immédiate de ce qui est dit ; comme une sorte de confession méritant en retour une intime écoute ; et ceci jusqu'aux silences qui devront être entendus comme des paroles, peut-être parfois comme des cris étouffés.

Ceci concerne particulièrement le monologue de M.B. L'adresse directe au public prend tout son sens parce qu'elle devient presque vitale ou plutôt thérapeutique, comme s'il s'agissait pour lui de livrer le passage d'une vie qu'il lui faut évacuer de sa mémoire.

Une vie, mais pas seulement la sienne. M.B. passe souvent du *je* au *nous* ou au *on*, étant bien conscient qu'il n'est pas le seul à subir le supplice de l'enfermement.

Stefan Zweig profondément humaniste nous montre ici encore l'importance de l'Autre, notre besoin de communiquer pour survivre.

Pourquoi un seul comédien pour interpréter à la fois le narrateur, Czentovic, et l'inconnu M.B. ?

Peut-être pour éviter de tomber dans une sorte de manichéisme qui n'a pas sa place dans le récit. Malgré l'éventuelle répugnance que l'on pourrait porter à l'encontre de Czentovic, personnage totalement antipathique, Stefan Zweig a peut-être trouvé des raisons à ce comportement asocial :

Czentovic est un être privé d'amour filial : à 12 ans, mort du père, absence de la mère, enfant abandonné, recueilli par un curé. Et ce curé lui-même le prend à sa charge plus par devoir ou charité que par affection.

C'est aussi un être sans racine. En continuelle pérégrination vers de nouvelles destinations pour participer à de nouveaux tournois, on ne trouve chez lui aucune attache, aucune nostalgie d'un pays natal. Son identité reste d'ailleurs imprécise : fils d'un batelier slave du Danube, petit paysan du Banat, région ballotée d'une domination à une autre.

Ne pourrait-on pas aussi trouver une justification à son inculture ?

Malgré les efforts d'éducation de la part du curé à son égard- je parle bien d'effort et non de désir- peut-on croire à une réelle envie de transmission de savoir, comme on pourrait l'imaginer d'un père à son fils ?

Un autre point qui a retenu mon attention, et qui confirme encore l'anti-manichéisme de Stefan Zweig, je veux parler de l'attitude des gardiens :

Comment se fait-il que le premier gardien, indifférent et muet par ordre de ses supérieurs, n'a pas entendu le désir de M.B. de tout trahir, de tout révéler ? Cette étrange surdité face aux cris de M.B.

n'est-elle pas un acte volontaire ? Même simple gardien, n'appartient-il pas à la classe des nazis, dont le but ultime dans les interrogatoires est d'extorquer des révélations ?
De même, l'attitude du deuxième gardien surveillant M.B. dans le couloir juste avant l'interrogatoire est aussi assez étonnante. N'ayant qu'un seul détenu à surveiller, et malgré toute la discrétion de M.B., comment ne s'aperçoit-il pas d'une telle manœuvre, d'une telle manipulation gestuelle ?

Concernant M.B., malgré toute la sympathie que l'on éprouve naturellement vers ce genre de personnage, Stefan Zweig n'en fait pas un surhomme. On l'a vu, c'est un être capable de trahison.
De plus, malgré sa politesse et ses manières extrêmement avenantes et sociables, rien n'indique, ni dans son passé (il ne travaille qu'avec son père) ni ici sur le paquebot (la traversée dure 12 jours) si c'est un être capable de créer des liens intimes et amicaux (la confession au narrateur restant comme un besoin de se décharger et non d'échanger).
Le narrateur lui-même qui nous pousse aussi à la sympathie, se révèle être un homme d'une certaine façon calculateur, soucieux de conserver ses privilèges, *s'engageant* à moitié lorsqu'il pousse finalement Mac Connor à agir à sa place.

Un seul comédien donc, pour plusieurs personnages.
Un seul comédien aussi parce que M.B. et Czentovic, malgré leur totale opposition se ressemblent étrangement, prisonniers de la même monomanie, chacun victime d'une perte. Pour M.B., perte de la liberté par incarcération effective. Et plus tard, pourtant libéré, on le voit condamné à la fuite, à l'errance.
Pour Czentovic, perte du père qui entraîne un retrait sur lui-même, une indifférence au monde extérieur. Et malgré une carrière *réussie*, ne se retrouve t-il pas lui aussi en train d'errer de pays en pays, à la recherche de toujours plus de victoires ?

Un seul comédien sur un plateau nu.
Un espace vide…ou presque vide.
Tout en restant très sobre, les descriptions des scènes de Stefan Zweig sont d'une telle précision, d'une telle clarté, qu'on a l'impression d'y être ; les éléments visuels sont une évidence. Toute illustration naturaliste s'avèrerait inutile.
Je ne désire pas focaliser l'attention du public par un décor spécifique mais plutôt l'emmener vers le sujet essentiel du récit : une interrogation sur l'homme et ses désirs, l'homme et ses passions. Celle-ci ne pourrait se traduire par quelque chose de figé.
J'imagine juste un fauteuil, qui tour à tour accueillera les trois personnalités, et qui au fur et à mesure du récit, prendra une toute autre dimension.

J'imagine aussi dans l'espace une ligne, qui en elle-même ne représente rien, placée à cour jusqu'à mi-jardin, légèrement en diagonale : une rampe. Comme celle que l'on trouve dans une salle de danse fixée au mur le long d'un miroir.
Ici pas de miroir mais l'idée d'un reflet. J'y reviendrai.
Cette rampe sera amarrée solidement au sol. Un objet qui n'aura rien de fonctionnel, si ce n'est un point d'appui pour le corps.
Tout comme les idées fixes présentes dans l'enfermement mental, celles-ci ne servent à rien si ce n'est à l'esprit de s'y appuyer.

Stefan Zweig accorde une importance démesurée aux détails (le papier peint, la goutte, le calendrier, etc), comme une caméra qui vient zoomer, ou une loupe qui agrandit l'image, à l'opposé du rétrécissement mental, présent aussi dans l'enfermement. Cette nécessité pour l'esprit de pouvoir se raccrocher à un point d'appui visuel, j'aimerai pouvoir la traduire corporellement. Ce point d'appui, au premier degré, pourra être cette barre. Le comédien s'y appuiera pour effectuer une sorte de gymnastique corporelle, à l'image d'une gymnastique mentale de plus en plus réduite. Je pense à la course folle des pensées, toujours les mêmes, obsédantes, qui tournent et tournent dans la tête, en cercle, d'une façon totalement mécanique, répétitive, absurde.

Une barre aussi comme une barrière, quelque chose qui stoppe, qui retient la chute ; où l'on peut se pencher par-dessus bord, évaluer le vide sous les pieds ; qui interdit tout passage d'un lieu à un autre, qui limite, délimite ; qui place le détenu devant ses juges ; un frein, un obstacle absurde, qui tient éloigné, comme M.B. qui ne guérit pas de sa monomanie mais s'en tient juste éloigné ; qui permet de s'exercer, s'évaluer, transpirer, souffrir, s'autodétruire ?

Pour en revenir à l'idée de reflet, celui d'une rampe face à un miroir imaginaire, je pense à l'esprit de M.B. qui se dédouble, à sa schizophrénie artificielle, à ce moi à la fois blanc et noir. Je pense à sa fureur frénétique, à cet effet boomerang qui fait que son désir de perpétuelle revanche se retourne contre lui, jusqu'à ce qu'il se jette lui-même contre une vitre, contre sa propre image ?

L'idée de reflet se retrouve aussi dans le mystère de chacun des deux héros.
Même si M.B. se dévoile dans l'intimité de sa captivité, on ne sait pas ce qu'il devient.
Son apparition mystérieuse s'achève sur un départ tout aussi sans devenir.
Quant à Czentovic, Stefan Zweig nous donne à voir l'image d'un personnage évident par son comportement physique et pourtant totalement énigmatique quant au fonctionnement de son esprit. Il y a cette phrase étrange qui pique notre curiosité : « *Plus un esprit se limite, plus il touche par ailleurs à l'infini*. » Qu'est-ce que cet infini ?...Et Stefan Zweig renforce le mystère avec sa comparaison : « *Ces solitaires construisent avec leurs matériaux particuliers*, *à la manière des termites, des mondes en raccourci d'un caractère tout à fait remarquable*. »
M.B. se retrouve dans une toute autre situation de l'esprit et pourtant, l'infini le concerne aussi dans le sens où, baignant dans le néant, ses pensées tournent à l'infini dans son cerveau, sans jamais trouver le repos, comme ces *insectes* qui jamais ne s'arrêtent.
De même quand il joue virtuellement aux échecs dans sa cellule, il y a cette remarque qui rejoint la notion d'infini : « *On concentre toutes ses énergies intellectuelles dans un champ très étroit. »*

Le travail sur l'enfermement résidera entièrement dans ce corps, *reflet* de son fonctionnement psychique, libre de toute expression corporelle et pourtant privé de liberté, comme une contradiction entre le vide et le plein de l'espace.

Comment théâtralement exprimer le vide, le néant, les conséquences du temps qui passe, inexorablement, et qui semble pourtant ne plus exister ? Comme hors du temps ?
Comment réagit un corps privé de toute stimulation sensorielle ?
Comment faire exister cette folie qui lentement tisse sa toile dans le cerveau de M.B., au point de lui provoquer des visions, des hallucinations et jusqu'à un accès de démence ?
Paradoxalement, je pense faire appel aux sens même des spectateurs.

Acoustiquement, le travail de composition autour du *Joueur d'échecs* mettra en résonance l'évolution d'une partie sur soixante quatre cases et le développement de thèmes sur les dix lignes de la portée. Des mélodies et motifs en apparence antagonistes se recouperont, se combineront et formeront petit à petit une entité musicale complexe. Puis, ainsi qu'en fin de partie, l'écheveau se dénouera, laissant place à un dépouillement et une simplicité tranchante, jusqu'à la mort du roi.
« Il existe une science dont le but est l'étude de l'acoustique et des sons. Mais il y a aussi un art qui se sert de l'océan des sons : c'est la musique. De toute évidence, il en est de même pour la pensée. La logique est l'étude des lois de la réflexion et les échecs reflètent, en tant qu'art, le côté logique de la réflexion, sous la forme d'images artistiques… » Mikhail Botvinnik, champion d'échecs.

Ils entendront des sonorités particulières, des musicalités, des rythmes, des tempos, des compositions musicales, ils seront imprégnés de multiples ambiances lumineuses, ils seront baignés dans différentes couleurs et noyés jusqu'au noir.
Cette excitation sensorielle qui manque au cerveau de M.B., et même à celui de Czentovic (se retirant lui-même du contact avec les humains) sera justement le reflet des sensations que provoque le vide. Le plein qui remplit le vide, qui remplit à son tour le plein.
Le cercle qui ne s'arrête plus de tourner.

Un travail qui nous conduit vers l'attente.
L'attente comme une stratégie pour certains.
Pour d'autres, vécu comme un enfermement.
Une attente qui mènera Stefan Zweig au désespoir.

L'EQUIPE ARTISTIQUE

ANNE-MARIE STORME

Née à Lille en 1963, elle se tourne vers le théâtre le jour où elle découvre la magie du jeu et des histoires mises en vie. Elle participe alors à de nombreux ateliers et stages avec notamment Stéphane Boucherie, Dominique Sarrazin, David Conti, Thierry Poquet, Stéphane Titelein, Johannes Theron (Roy Hart Théâtre), Gérald Dumont, Ester Mollo, Le théâtre de l'opprimé (compagnie En Vie), Thierry Moral, Sophie Bourdon, Will Bond, cours Florent... Elle a suivi des cours d'Art Dramatique au conservatoire de Tournai. Formée par la Ligue de l'Enseignement à l'animation-médiation de théâtre en amateur, elle intervient aujourd'hui en tant qu'auteur-metteur en scène.

En 2007, elle crée sa compagnie le Théâtre de l'instant et met en scène « Un corps en offrande », « Jardin d'hiver » puis elle adapte à la scène « Le joueur d'échecs » de Stefan Zweig. Elle est membre des Ecrivains Associés du Théâtre du Nord Pas de Calais.

Elle a publié 4 textes dramatiques aux éditions Editinter : *« Lettre au temps perdu »* mis en scène par Thierry Moral (2003), *« On prendra tout notre temps pour marcher à deux »* mis en voix avec Félix Verhaverbeke à la librairie Dialogue théâtre à Lille (2004), *« Un corps en offrande »,* joué lors de 11 représentations (2006), *« Jardin d'hiver »* monologues joués à 13 reprises (2007).

Elle continue son travail d'auteure avec notamment *« Des graines dans ma tête »* à paraître aux Editions Kirographaires fin 2011, en collaboration avec Nicolas Brimeux, *« Des petits trous dans un chapeau »* texte inédit 2009 et prochainement *« A bout de silence »* texte inédit 2010, qui a bénéficié d'une première lecture interprétée par Anne Conti en mai 2011 au festival de Riad à la Piscine-Dunkerque.

FABRICE GAILLARD

Formé au Conservatoire de Tours puis à l'Ecole du Centre Dramatique National de Saint-Etienne, il a travaillé avec Serge Tranvouez, Jean-Claude Berutti, Daniel Girard, Cedric Veschambre, Anatoli Vassiliev, Michel Tallaron, André Tardy, Paul Tison, Louis Bonnet, Eric Massé, Christian Colin, Franck Esnée, Marie Mellier, Anna Nozière...

Il joue dans de très nombreuses créations du répertoire classique citons par exemple *Le songe d'une nuit d'été*, *La cantatrice chauve, L'ours et*

une demande en mariage, Les trois soeurs ou contemporain (*Les Fidèles* de Anna Nozière, *République* de Pierre François Pommier, *Max et Lola* de Daniel Girard, *Le fils* de Jon Fosse, *Triptyque des figures* de Franck Esnée…) aux CDN de Saint-Etienne, Lille, Bordeaux, Aubervilliers, Lyon, Besançon, Belfort, Caen, Reims, Sartrouville…

Il fait partie du Collectif souffleur de verre pour lequel il met en scène et joue « La vase » d'après Eugène Ionesco et « P.P.P » d'après P. Pasolini. On le retrouve également dans divers court métrages, téléfilms, documentaires…

Arrangement musical : JOHANN CHAUVEAU

Il poursuit ses études de musique au Conservatoire de Lille depuis son plus jeune âge, explorant et se formant dans diverses disciplines : flûte à bec, piano, clavecin, musique d'ensemble, écriture, analyse musicale, chant…
Participant aux activités, concerts et auditions du Conservatoire, il est également tenté par des projets extérieurs. Il crée notamment la musique de « Couple ouvert à deux battants » dans Alice et cetera, mise en scène Stuart Seide, Théâtre du Nord ; les arrangements, la composition et l'interprétation de la musique de Jardin d'hiver. Il travaille aussi pour les compagnies A Corps Ouverts (*Haute surveillance*), BABA YAGA (*Loup y es-tu ?)* ou pour la comédie musicale *La Momie.* C'est en 2006 qu'il rencontre la comédienne et chanteuse Anne Frèches, avec laquelle il fonde le duo de Baroque indépendant JoAnne, jouant de la rencontre des genres. Le groupe a sorti un CD maxi 6 titres en 2009.

Création son et lumière : MARIE JO DUPRE

Créatrice lumière et sons pour la cie La Découverte depuis 1978, elle fut également régisseuse lumière au Théâtre de la Salamandre (CDN) pendant plusieurs années ains que Directrice technique du festival de la Côte d'Opale pendant deux ans.

Elle crée également le son et les lumières pour diverses compagnies régionales : Théâtre Diagonale, Cie des Mers du Nord, Cie Mano Labo, Cie Agathe dans le vent, Théâtre de l'instant, etc…

Chargée de cours à Lille 3 en approches techniques du spectacle vivant, elle est aussi responsable de formation au sein de la ligue de l'enseignement en lumière et son.

Le Théâtre de l'instant

Le Théâtre de l'instant voit le jour en 2006 emmené par Anne-Marie Storme.

Elle a écrit et mis en scène « Un corps en offrande » (1)(2007) et « Jardin d'hiver » (2)(2008) (Editions Editinter).
Pour ces deux premières créations, l'envie de porter au plateau un jeu différent, emprunt de singularité, a poussé la compagnie à travailler avec un comédien handicapé pour aborder la notion même de « jeu » au théâtre.
Pour sa troisième création, Anne-Marie Storme a choisi d'adapter scéniquement la dernière nouvelle de Stefan Zweig, « Le joueur d'échecs »(3)(2010).

Aujourd'hui elle souhaite mettre en scène son nouveau texte inédit, « A bout de silence » ; un seul en scène pour comédienne, avec ANNE CONTI.

« Pour une femme j'ai écrit. Pour une mère. Comprendre. La comprendre. J'ai rêvé qu'à bout de silence elle se raconte. Elle nous raconte.Juste un hommage. A elle. Comme à ceux qui portent encore d'autres blessures de guerre.
Je rêve que l'homme se souvienne qu'il n'est pas né bourreau. Ni victime. »

Dossier à télécharger sur http://theatredelinstant.free.fr
Production : Théâtre de l'Instant
Co-production : En recherche et en construction. N'hésitez pas à contacter la Cie.
Contact : Anne-Marie Storme

Les créations de la compagnie interrogent notre société. Du fait de leurs thèmes, de la manière de les traiter, elle invite le public à s'interroger, à débattre notamment sur l'enfermement, au sens le plus large qu'il soit.

La compagnie a reçu les soutiens suivants :

- Conseil Général du Nord (aide à la diffusion) (1 et 2)
- Conseil Régional Nord-Pas de Calais (3)
- La Fondation de France : création lauréate pour le prix Bourse Déclic jeunes 2008 (2)
- L'Acsé (Agence nationale pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des chances) (1)
- La ville de Tourcoing : Forum-Projets 2008, prix catégorie « culture » et aide à la création par l'Hospice d'Havré. (2)
- L'université de Lille 2 droit et santé (débat animé par le Professeur Delion) (2)
- La ville de Marcq en Baroeul : aide à la création (1 et 2)
- Le Mouvement du nid (1)
- Handimat (1)
- Entreprise Lesaffre (3)

FICHE TECHNIQUE

Plateau : minimum 7 m x 6 m

Décor :

- Un fauteuil
- une barre fixe
- accessoires : un livre, une bouteille en verre

Lumière

20 PC
9 Découpes Types 614SX
5 Par 64
6 Par 36
JEU D'ORGUE A MEMOIRE 48 circuits

Son

6 enceintes
3 amplis
Pas besoin de table de mixage (régie faite par ordinateur)

Temps de montage :

Décor : 1 heure

Lumière/son : montage la veille

Durée du spectacle : 1h / Tout Public à partir de 14 ans
Bande annonce de 6mn50 sur le site

Informations / contrat de cession :
Contact Anne-Marie Storme : 06.20.13.46.03 / theatredelinstant@gmail.com

LA VOIX DU NORD
MARDI 10 JANVIER 2012

THÉÂTRE

À la Rianderie, à Marcq, une adaptation très physique du Joueur d'échecs

L'œil exalté, le corps disloqué, l'acteur Fabrice Gaillard interprète avec une finesse et une puissance remarquables l'ensemble des personnages du texte de Stefan Zweig, *Le Joueur d'échecs*. Dans l'espace noir d'un ailleurs indéfini, il se métamorphose au gré du récit et des dialogues.

Il lui a suffi d'évoquer un coin de paquebot, de se planter de guingois, l'épaule tordue vers le ciel, pour que jaillisse l'étrange champion Czentovic, sorte d'animal surdoué de l'échiquier, d'autiste génial. Dès lors, la tension et le malaise habitent la scène de la Rianderie, à Marcq, où l'adaptation du Théâtre de l'Instant a été donnée ce week-end.

Le mystère, le suspense naissent des mots, mais l'effroi nous envahit progressivement grâce aux trouvailles de mise en scène d'Anne-Marie Storme (transformation d'une chaise en siège de torture, utilisation d'une barre pour dire l'enfermement et l'angoisse, scansion du récit par une musique organique et des frappes lumineuses chirurgicales...) mais aussi grâce à la fièvre communicative que diffuse Fabrice Gaillard. Le face à face de « M. B. » avec lui-même, son combat hallucinant pour résister à ses bourreaux nazis et ne pas céder à la folie sont transcrits avec intelligence et force. Ainsi que tout le texte de Zweig, traduit de manière extrêmement physique. La chute est peut-être brutale, mais le mélange de distance ironique et de plongée charnelle porte ses fruits. ■ CHRISTIAN FURLING

Fabrice Gaillard sur la scène du théâtre de la Rianderie, où il a joué trois fois l'adaptation du « Joueur d'échecs », de Zweig.

Théâtre de l'instant

6 rue du brabant
59700 Marcq en Baroeul

Contact : Anne-Marie Storme : 06 20 13 46 03
theatredelinstant@gmail.com
http://theatredelinstant.free.fr

Licence d'entrepreneur de spectacles N° 2-1009746